

Mémoire individuel

2012-2013

L'évolution de l'alphabet

Auteur: Jeannot Veloso Dias

Directeur de mémoire:

Classe: 2A

Christelle Mitton

L'évolution de l'alphabet

Introduction	1
I) Les premières écritures.....	2
1) Les premières démarches.....	3
2) Les picto- et les idéogrammes	6
3) Les hiéroglyphes	8
II) Du protosinaïtique au phénicien.....	12
1) Le protosinaïtique	13
2) Le phénicien.....	19
III) Le grec	25
1) Les origines.....	26
2) De l'histoire de l'alphabet grec.....	28
3) L'alphabet grec	30
IV) L'étrusque et le latin	38
Partie personnelle	39
Conclusion	41
Annexe	43
Sources	47

Introduction

Chaque jour un grand nombre de gens l'utilisent sans réfléchir: l'alphabet est un outil devenu évident pour l'homme moderne. Or ceci n'a pas toujours été le cas; une population entièrement lettrée est une évolution très récente (selon l'OCDE, en 1970 seulement 63% de la population mondiale pouvaient lire et écrire¹) et en effet l'analphabétisme pose encore de nos jours un problème dans les pays du tiers monde. Ainsi, 38% de la population adulte africaine est encore analphabète².

Etant intéressé par la linguistique et par l'histoire, je vois dans l'évolution de l'alphabet un sujet qui associe ces deux branches. En effet les écritures étaient fortement liées aux sociétés qui les employaient, et le discernement des premiers alphabets mène à une meilleure compréhension des cultures anciennes et par conséquent de notre société moderne.

Chaque société utilise un système de notation, mais celui-ci n'est pas toujours l'alphabet européen. On trouve l'alphabet cyrillique en Europe orientale, l'arabe et l'hébreu dans le Proche-Orient. Les écritures de l'Extrême-Orient, utilisant des idéogrammes et des systèmes syllabiques nous semblent encore plus étranges.

Quels sont les avantages de l'écriture? Et comment est-on arrivé à un alphabet latin tel qu'il est aujourd'hui? Afin de répondre à ces questions, je tracerai les origines de l'écriture et analyserai son évolution du protosinaïtique jusqu'à l'alphabet moderne, passant par le phénicien, le grec et le latin. Chaque lettre a une forme très spécifique, dont les origines ne sont pas toujours claires. Il en va de même pour leur signification, oubliée de nos jours. Pour comprendre la langue, il faut d'abord comprendre comment elle est notée.

¹ Pourcentage tiré de Wikipedia.org

² Pourcentage tiré de la CSI Luxembourg

I) Les premières écritures

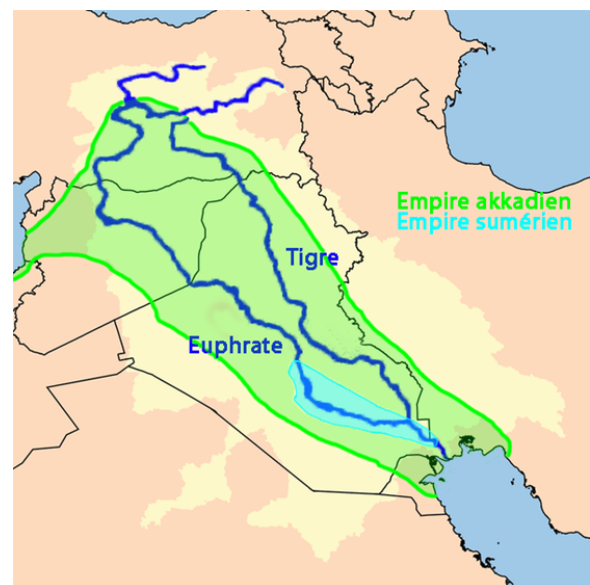
Des systèmes de notations se sont développés indépendamment partout dans le monde. Les plus importants de ces écritures sont, tel est l'accord général, le cunéiforme et les hiéroglyphes égyptiens. Les hiéroglyphes étaient à l'origine du protosinaïtique, une écriture similaire à l'hébreu et l'ancêtre de l'alphabet latin moderne, d'où la nécessité de leur payer le plus d'attention et un chapitre entier. Or l'histoire de l'écriture est trop ancienne et trop diversifiée pour la restreindre à ces deux écritures. J'essayerai donc de transmettre une image plus complète des anciens systèmes d'écriture dans un premier temps, et de traiter l'évolution des pictogrammes vers des idéogrammes dans un second temps.

1) Les premières démarches

Le besoin de noter la parole existe depuis des milliers d'années. C'est pour mémoriser des événements historiques, des succès ou des morts, que les premiers hommes ont peint sur des murs, c'est pour compter et pour mesurer que les premières formes de notation se sont formées. Mais quelles sont les conditions préalables pour parler d'écriture?

Dans le sud-ouest de la France, près de Montignac, se trouve la grotte de Lascaux. Des peintures comptant parmi les plus anciennes du monde sont dessinées sur les murs de cette grotte. Elles représentent des scènes de chasse, notamment des animaux de taille parfois impressionnante. Les premiers hommes ont donc peint pour mémoriser, et ils n'avaient pas besoin de moyen de notation plus complexe que leurs dessins.

Dans une toute autre partie du monde, dans la Mésopotamie, la région entre les fleuves Tigre et Euphrate, patrie des cultures anciennes, dont celle des Sumériens était la première (en effet, on estime le début de la civilisation sumérienne vers le V^{ème} millénaire avant Jésus-Christ), s'est développée l'écriture la plus ancienne du monde connu: le cunéiforme. C'est un moyen de notation d'abord pictographique³, puis en forme de



coins et de clous (d'où le nom cunéiforme, du latin *cuneus*: coin, figure triangulaire). L'écriture des Sumériens fut adoptée par la plupart des peuples voisins, notamment les Akkadiens de la Mésopotamie, qui l'utilisaient pour noter les langues babylonienne et assyrienne, et les Hittites vivant en Anatolie (région dans la Turquie moderne). Elle était réservée à une minorité de la population: les prêtres et les scribes, chargés de l'administration du pays. Le cunéiforme fut utilisé non seulement pour mémoriser des événements importants, mais on l'employait aussi pour des tâches administratives ou pour

³ Une écriture pictographique est constituée de pictogrammes, des lettres-images représentant des concepts au lieu de sons (phonogramme)

marquer la possession et le commerce. Ces dernières fonctions avaient un impact important sur le système judiciaire des anciennes cultures: on avait désormais preuve d'un contrat. Dans le but de noter des concepts bien plus abstraits que des événements historiques, les Sumériens ont développé une écriture complexe et innovatrice. L'écriture se développe avec le besoin de la culture qui l'utilise.

Aucune liste d'anciennes écritures ne serait complète sans le développement de systèmes de notations sur l'île de Crète, située entre la Grèce et l'Égypte. En effet, sur cette île naquit dans le 3^{ème} millénaire avant Jésus-Christ une culture très avancée, la civilisation mycénienne. Son écriture, son existence même furent longtemps oubliées, jusqu'à ce que Sir Arthur Evans la redécouvrit au début du XX^{ème} siècle. Il constata qu'au fil du temps, de moins 2100 à moins 1200, les Crétois employaient quatre systèmes de notations: le hiéroglyphe A, le hiéroglyphe B, le linéaire A, et le linéaire B. Tandis que les deux systèmes hiéroglyphiques n'utilisaient que des pictogrammes et quelques idéogrammes, le linéaire consistait presque entièrement en des signes représentant des syllabes: des phonogrammes (on employa aussi quelques logogrammes⁴ dans le linéaire A, mais ceux-ci disparaissaient dans le linéaire B). Le linéaire B, la dernière des écritures mycéniennes, fut utilisé dans une grande partie de la Grèce. C'était un système complètement syllabique, chaque lettre désigne une syllabe. On reconnaît tout de même une image dans certains signes, que ce soit un outil ou une partie du corps humain. Or ceux-ci ne sont qu'un résidu des hiéroglyphes dont ils sont dérivés.

Ce système déjà très proche de notre alphabet moderne connut 87 signes⁵. On remarque que ce nombre est presque quatre fois plus grand que le nombre de lettres latines: en effet, une écriture qui ne fait pas de différence entre consonnes et voyelles a besoin d'une grande quantité de signes supplémentaires. Pourtant, comparé à la multitude de signes que d'autres écritures du même âge employaient (les hiéroglyphes égyptiens consistaient en plusieurs milliers de signes), la facilité d'emploi du linéaire B était sans égal. L'influence des écritures mycéniennes sur l'alphabet de nos jours est plutôt indirecte, car elle passe à travers l'écriture grecque classique, qui à son tour était bien plus similaire au linéaire B.⁶

⁴ Synonyme d'idéogramme; voir partie 2

⁵ Voir Annexe 1

⁶ Plus d'informations sur les écritures mycéniennes dans le chapitre 3

Le système d'écriture ressemblant le plus à notre alphabet est probablement l'alphabet ougaritique développé en 1400 avant Jésus-Christ. Nommé d'après la ville d'Ougarit, qui est devenu la ville Ras Shamra en Syrie, cet alphabet dérive principalement du cunéiforme en ce qui concerne la forme des lettres. Or, contrairement au cunéiforme (un système d'écriture syllabique), l'alphabet ougaritique se constitue de lettres représentant soit des consonnes, soit des voyelles. Bien qu'il emploie quelques voyelles, on appelle l'alphabet ougaritique un alphabet consonantique, car les voyelles n'y jouent qu'un rôle négligeable. L'emploi de l'alphabet ougaritique est limité à la ville d'Ougarit, et avec la destruction de celle-ci en 1200 avant Jésus-Christ, l'alphabet disparut.

2) Les picto- et les idéogrammes

Ce chapitre traitera des picto- et des idéogrammes. Commençons donc par expliquer ces deux mots.

Un pictogramme (du latin *pictus*=dessin et du grec *gramma*=signe écrit), appelé aussi pictographe, est un dessin qui désigne un concept concret, un objet ou une action par exemple. Les pictogrammes étaient le premier moyen de noter la parole, comme on le voit à l'exemple de la grotte de Lascaux. Mais aussi le cunéiforme et les hiéroglyphes commençaient par des pictogrammes. Les premiers pictogrammes désignaient entre autres des animaux chassés et le chasseur. C'étaient des représentations très détaillées de l'objet en question. Ainsi, déjà un petit signe prenait beaucoup de temps à dessiner, et écrire un texte entier était une tâche presque impossible. En plus, une civilisation plus développée aura besoin d'un nombre immense de signes pour noter tous ce qu'elle connaît. Prenons pour exemple la nourriture : les premiers hommes ne connaissaient que de la viande et quelques fruits ; les premières hautes cultures au contraire connaissaient tout ceci plus le blé et tous ses dérivés, de différentes sortes de viande et de poisson, un grand nombre de fruits et de légumes. Ainsi, le nombre de signes dans un système purement pictographique croissait rapidement avec chaque développement culturel ou scientifique. A ceci s'ajoutait un autre problème : comment dessiner des idées abstraites? Comment représenter l'amour ou la vie, la faim et la mort? Toutes ces difficultés menaient au développement des idéogrammes.

Les idéogrammes (du grec *idéa*=idée), ou logogrammes (du grec *logos*=parole) représentent, comme le nom nous l'indique, des idées, des concepts abstraits. Faisant partie des plus anciennes écritures, on utilise les idéogrammes encore de nos jours. Les signes chinois, par exemples, sont pour la plupart des logogrammes. Un autre exemple moderne sont les nombres arabes : 1,4 ou 8 représentent des valeurs, non pas de mots spécifiques.

Un grand nombre d'idéogrammes est dérivé des pictogrammes : on mit plusieurs images ensemble, simplifia la notation et forma ainsi un nouveau signe, qui représentait plus que l'objet dessiné.



Prenons pour exemple le signe cunéiforme qui désignait au départ la montagne. Comme la frontière nord de la Mésopotamie était marquée par une chaîne de montagnes, ce signe

représentait plus tard aussi la *frontière* le *pays étranger*. En combinant ce signe avec le signe pour l'homme, on créa le signe l'*étranger* ou l'*esclave* (les esclaves étant souvent des prisonniers des pays proches).

Les idéogrammes permettaient donc de noter des idées bien plus abstraites que les pictographies. Mais le nombre de signes requis pour écrire un texte était toujours énorme et leur notation prenait beaucoup de temps. C'est pourquoi que deux développements se mirent en cours : d'une part, le signe devenait plus simple à dessiner. On parle ici d'une abstraction (du latin *abstraho*=enlever), car on réduit des éléments du dessin original. D'autre part, chaque signe permettait de plus en plus d'interprétations possibles. Prenons pour exemple le signe du taureau des hiéroglyphes. Au début, on dessinait le taureau tout entier en plein détail. Puis, afin de faciliter la notation, on ne dessina que la tête du taureau pour représenter le tout (une idée comparable à la figure de style *pars pro toto*, latin pour *une partie pour le tout*). En même temps, le sens du signe du taureau augmentait : il pouvait désormais faire référence à la force, à l'énergie ou, utilisé comme déterminatif⁷, au bétail en général. L'évolution du taureau ne se termine pas là : il subit en effet de nombreux changements pour devenir entre autres l'*aleph* hébreu, l'*alpha* grec et enfin la lettre *A* de notre alphabet latin. Ce double mouvement appelé *paradoxe iconique* ou encore *augmentation iconique* réduisait ainsi à la fois le nombre de signes nécessaires et la vitesse d'écrire. Il se résume par la formulation *réduction iconique et augmentation sémantique*⁸, l'image est simplifiée et la signification est élargie.

⁷ Signe non prononcé qui permet de déduire la nature du mot qu'il suit

⁸ *Mystères de l'Alphabet*, page 102

3) Les hiéroglyphes

C'est autour des rives du Nil qu'apparut l'une des plus prodigieuses et des plus anciennes cultures du monde: les Egyptiens. Les pyramides et le Sphinx sont encore de nos jours témoins de sa grandeur. Son écriture, oubliée pendant plus d'un millénaire, n'a été déchiffrée qu'au XIX^{ème} siècle par Jean-François Champollion. Or les hiéroglyphes ne sont qu'un des systèmes de notation des anciens Egyptiens. En effet, ceux-ci utilisaient aussi deux dérivées des hiéroglyphes: le hiératique et le démotique. C'est de ces trois écritures que traitera ce chapitre.

Lorsqu'on pense au déchiffrement des hiéroglyphes, on pense à Champollion et à la pierre de Rosette⁹. Or, la fascination de Champollion pour la culture et surtout les écritures égyptiennes se manifeste déjà dans son enfance. Fils d'un libraire, il se montrait très enthousiaste envers tout ce qui concerne les langues. En effet, il est dit qu'il était autodidacte à l'âge de 5 ans. Dans un premier temps, son éducation fut largement gérée par son grand frère Jacques-Joseph, qui lui racontait souvent les merveilles de l'Egypte. Après des études à Grenoble, pendant lesquelles Champollion n'avait jamais oublié les histoires de l'Egypte, il se mit à travailler au Collège de France, où il apprit entre autres le copte¹⁰, langue essentielle pour le déchiffrement des hiéroglyphes. A Paris, Champollion se consacrait entièrement à ce projet et, grâce à la pierre de Rosette dont il reçut une copie en 1808, il fit plusieurs découvertes importantes. La pierre de Rosette, une stèle¹¹ datée d'environ 200 avant Jésus-Christ, représentait un même texte écrit dans trois différents systèmes d'écriture: en hiéroglyphes, en démotique et dans l'alphabet grec. Les hiéroglyphes et le démotique n'avaient pas encore pu être déchiffrés, mais l'alphabet et la langue grecque étaient compris au XIX^e siècle. Ainsi, la pierre de Rosette permit de traduire et de comprendre en partie les deux autres écritures.

En effet, même après que le grand archéologue Sacy, prédécesseur de Champollion, a abandonné le déchiffrement des hiéroglyphes, Champollion arriva à distinguer plusieurs caractéristiques de la nature des hiéroglyphes; il remarqua, par exemple, que cette écriture consistait en des phonogrammes ainsi que des idéogrammes et des déterminatifs. Ses

⁹ Voir annexe 1

¹⁰ Le copte étant une langue parlée en Egypte et dérivé en partie de l'ancien Egyptien

¹¹ Obélisque contenant des inscriptions

recherches étaient fondées surtout sur des cartouches contenant des noms de rois ; les noms de Ptolémée et de Cléopâtre étaient parmi les premiers qu'il traduisit. En effet, ces cartouches séparaient les noms des rois du reste des textes, facilitant ainsi la traduction. De plus, les noms étrangers aux anciens Egyptiens (Ptolémée et Cléopâtre sont des noms grecs) étaient notés entièrement en phonogrammes, permettant ainsi la détermination du sens.



Bien plus tard, Champollion recevra une copie d'une inscription sur le temple d'Abou Simbel. Cette inscription

Ptlmjs, le nom de Ptolémée en hiéroglyphes

beaucoup plus ancienne que celle de la pierre de Rosette (le temple d'Abou Simbel date de 1300 avant Jésus-Christ) contenait des cartouches représentant les noms des pharaons



anciens comme Ramsès I^{er} et Thoutmosis I^{er}. Ces noms étant d'origine égyptienne, ils contenaient des idéogrammes : le Ré, le

Thôtms, le nom de Thoutmôsis en hiéroglyphes

Le premier signe représente un Ibis, animal du dieu Thot

Thoutmosis. Cette découverte permit à Champollion de traduire aussi quelques idéogrammes dans l'écriture des hiéroglyphes.

Champollion fut aussi le premier à différencier le hiératique des hiéroglyphes. Il comprit qu'à partir des hiéroglyphes se développa une écriture plus pratique pour le papyrus : le hiératique. Mais au fil des siècles, même le hiératique devint trop difficile à utiliser ; voilà pourquoi une troisième écriture, une écriture pour le quotidien s'est développée, le démotique (du grec *dêmos*, peuple). Analysons comment ces écritures différaient.

Commençons par les hiéroglyphes, la plus ancienne des écritures égyptiennes. On en trouve même gravées sur des objets datant d'environ 3500 av. J.-C. Dans leur forme originale, elles comptaient environ 700 signes différents, un nombre qui augmentera de plusieurs milliers jusqu'à la fin de l'antiquité.



Les premiers signes étaient tous des idéogrammes, désignant un concept spécifique. Plus tard s'ajoutaient des phonogrammes, lettres référant à un son (toujours consonantique, parfois

L'idéogramme Ré, le dieu Ré et tous ce qu'il représente (le soleil par exemple)

pluriconsonantique dans le cas des hiéroglyphes) et des déterminants, signes muets qui définissaient la fonction grammaticale du mot précédant. Les hiéroglyphes, tout comme les

écritures de son temps, étaient purement consonantiques, on ne notait donc aucune voyelle. Cette spécificité a comme conséquence qu'encore de nos jours, personne ne sait comment prononcer la langue égyptienne. Les premiers hiéroglyphes se gravaient dans de la pierre, sur des monuments, statues et pyramides. L'écriture de ce temps était encore très rituelle, chaque signe, même les phonogrammes, avait sa signification. Ainsi, l'écriture était surtout réservée à la religion. Les quelques phonogrammes présents n'étaient au début exclusivement consonantique ; les syllabiques étaient introduits pour la mise par écrit des noms étrangers et restaient réservés à ce but.

Le hiératique, qui dérivait des hiéroglyphes, est une forme cursive de ces derniers. Il est plus facile à utiliser et se gravait sur des supports en poterie ou en bois, le papyrus¹², ainsi que le parchemin étant trop cher pour être utilisé quotidiennement. Le hiératique était employé pour des tâches administratives et sacerdotales¹³. En effet, le nom *hiératique* vient du grec *hiératicós*, sacerdotal. Les signes de l'hiératique ne représentent pas différentes idées ou objets, ils ne sont que des substitutions des hiéroglyphes dont ils dérivent.

HIÉROGLYPHIQUES	HIÉRATIQUES.	HIÉROGLYPHIQUES	HIÉRATIQUES.	HIÉROGLYPHIQUES	HIÉRATIQUES.
					
					
					

Voici quelques exemples de l'évolution des hiéroglyphes vers le hiératique (ce tableau base sur les recherches de Champollion).

La dernière des écritures égyptiennes était le démotique. Celui-ci était encore plus facile à utiliser que le hiératique, duquel il dérive. Le nom, venant du grec *dêmotiká*, ce qui signifie *populaire*, nous indique que c'était un système de notation utilisé par le peuple commun. Tout ce qui concernait la littérature, la science, l'économie, le quotidien était noté en

¹² Le papyrus est une sorte de papier produit à partir de plantes.

¹³ Sacerdotale = se qui se rapporte aux prêtres

démotique. En même temps, le grec devint l'écriture administrative. Les hiéroglyphes perdaient en importance à tel point que, vers la fin de l'Antiquité, seul les prêtres pouvaient lire et écrire cette ancienne écriture. Le grec s'imposa de plus en plus, jusqu'à ce qu'il remplace aussi le démotique.

Les derniers hiéroglyphes datent de l'année 394 après Jésus-Christ. Les autres systèmes d'écriture perdirent eux aussi en importance, étant substitués par le grec, qui devint l'écriture principale de l'Égypte. Or, le démotique ne disparut pas entièrement : le copte, une écriture utilisée encore de nos jours (bien que restreinte à l'usage liturgique) qui est basée pour la plus grande partie de l'alphabet grec, avait adopté quelques signes du démotique pour noter les sons sans équivalent dans la langue grecque.

Α α	Ι ι	Ρ ρ	Ω ω
Β β	Κ κ	ϸ ϸ	Ϻ Ϻ
Ϛ Ϛ	Λ λ	Ϟ Ϟ	ϣ ϣ
Α α	Ϡ Ϡ	Ϣ Ϣ	ϥ ϥ
Ε ε	Ν ν	Ϥ Ϥ	Χ χ
Ζ ζ	Ξ ξ	Ϧ Ϧ	Ϸ Ϸ
Η η	Ο ο	Ϩ Ϩ	ϩ ϩ
Θ θ	Π π	ϫ ϫ	

Voici l'alphabet copte moderne. On remarque que les trois premières colonnes correspondent à l'alphabet grec tandis que les sept dernières lettres dérivent du démotique.

L'héritage des hiéroglyphes ne se limite pas au copte : comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les hiéroglyphes sont l'ancêtre de tous les alphabets latins et cyrillique modernes.

II) Du protosinaïtique au phénicien

Le protosinaïtique, appelé aussi protocananéen, est un des plus anciens alphabets et un ancêtre de la plupart des alphabets modernes, tels que l'alphabet latin, arabe et hébreu. Ce dernier est en effet l'écriture qui ressemble le plus au protosinaïtique, due entre autre au fait que la langue parlée, que le cet ancien alphabet tentait de noter, est probablement très proche à l'hébreu. Ceci, bien sûr, n'est qu'une supposition : le protosinaïtique était un alphabet consonantique, la prononciation correcte de la langue est donc inconnue. On parle d'un *abjad*, une écriture majoritairement consonantique dont on ajoute les voyelles à la lecture. Le lecteur doit, par conséquent, connaître la langue et le mot lu pour prononcer correctement. Ces conditions préambules à la lecture ne sont pas nécessaires pour l'alphabet latin moderne, car toutes les voyelles y sont notées. Or, les écritures arabe et hébreu fonctionnent toujours de manière *abjad*.

Il en est de même pour l'écriture phénicienne, dérivée directement du protosinaïtique. La Phénicie, un ancien royaume dans le levant, était surtout connue pour son commerce, favorisé par sa position géographique entre les grandes cultures du temps (l'Egypte au Sud, la Mésopotamie à l'Est et la Crète à l'Ouest), et ses navires. Leur écriture, répandue, grâce à leur commerce, dans tous les coins du monde connu, était à l'origine de l'alphabet grec, et par conséquent aussi de l'alphabet latin moderne. Le phénicien est, en quelque sorte, le lien entre le protosinaïtique et le grec classique.

Le protosinaïtique est un des ancêtres principaux de notre alphabet, mais il n'en est pas le seul. Il est important de noter à ce point-ci quelques autres étapes de son évolution. Le protosinaïtique sera adopté et transformé par les Phéniciens, qui le transmettront aux anciennes cultures grecques. Celles-ci se sont développées au courant des siècles, et il en est de même pour leur écriture. Pour suivre l'évolution de l'alphabet, il nous suffira de distinguer deux époques : l'époque archaïque, du 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ jusqu'à -480 (victoire de Salamine), et l'époque classique jusqu'à l'année -323 (mort d'Alexandre le Grand). L'ère suivante, l'époque hellénistique a gardé en grande partie le même alphabet que le grec classique. Cet alphabet grec donna naissance à l'étrusque, qui, à son tour, est à l'origine de l'alphabet latin.

1) Le protosinaïtique

Le protosinaïtique est une ancienne écriture apparue sur la péninsule du Sinaï. Cette région, connue aussi sous le nom de Canaan, se trouvait longtemps sous contrôle égyptien. Dans les années 1700 avant Jésus-Christ, l'âge des premières inscriptions protosinaïtiques, la péninsule du Sinaï habitait le peuple hébreu, qui se constituait majoritairement d'ouvriers dans des mines égyptiennes. Ce peuple utilisait sa propre langue, et employait des hiéroglyphes simplifiés pour la noter. Ces signes constituaient, après un certain temps, le premier alphabet protosinaïtique. Or la question se pose : pourquoi avoir changé les idéogrammes et syllabiques des hiéroglyphes en phonogrammes ?

De nombreuses réponses se proposent, mais la véritable raison ne sera probablement jamais révélée. On pourrait tracer le changement à un des Dix Commandements, qui datent de la même ère que le protosinaïtique. En effet, le deuxième commandement dit :

« Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. » (Exode 20,4)

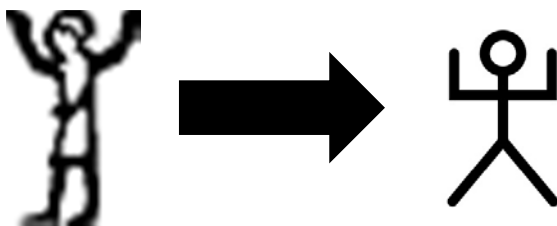
Selon quelques interprétations, des images, et ainsi les idéo- et pictogrammes, vont à l'encontre de cette loi. D'où viendrait alors la nécessité d'une écriture en phonogrammes.

Une autre raison serait tout simplement la facilité d'emploi. Le protosinaïtique connaît 23 lettres, dont la notation est pour la plupart rapidement effectuée. Le protosinaïtique est ainsi, surtout quand on le compare aux hiéroglyphes, très utile pour écrire un grand texte dans un court laps de temps. Il est aussi facile à apprendre, un avantage important pour les gens qui n'ont pas beaucoup de temps à y consacrer. Rappelons-nous que les hiéroglyphes étaient réservés aux scribes, qui ne les pouvaient utiliser qu'après un long apprentissage. Des métiers artisanaux, le travail agricole et d'autres emplois à plein temps ne laissaient tout simplement pas le temps d'apprendre à utiliser un système de notation trop complexe.

Une autre nouveauté se développe dans le protosinaïtique : les lettres ne représentant plus des idées et objets concrets, il a fallu trouver d'autres noms pour désigner les lettres. La

solution était simple, on nommait les lettres d'après un mot caractéristique dont ils étaient l'initiale. Prenons pour exemple la première lettre du protosinaïtique, l'*aleph*, taureau en protosinaïtique. Il en est de même pour la troisième lettre, *guimel*, le chameau.

Suivons à présent l'évolution de la lettre *Hé*, cinquième lettre du protosinaïtique et ancêtre du *E* latin. Il dérive, comme la plupart des lettres protosinaïtiques des hiéroglyphes, ou, plus précisément du hiéroglyphe pour l'homme en prière. Ce déterminatif exprime l'adoration, des louanges ou encore la prière. Ce signe sera simplifié pour donner la lettre protosinaïtique *Hé*.



L'alphabet protosinaïtique¹⁴



Aleph : La première lettre de l'alphabet protosinaïtique. *Aleph* signifie *taureau* et toutes les idées attenantes à celui-ci, comme l'énergie, la force primordial ou même un être (humain) : les interprétations sont nombreuses.

Le signe *aleph* dérive de l'hiéroglyphe égyptien pour taureau ou bétail, qui représente une tête de taureau. Il se transforma en *alpha* grec et *A* moderne.



Bêt : Le *bêt*, le deuxième signe dans le protosinaïtique dérive du nom *bayit*, la maison dans les anciennes langues sémitiques. Il symbolise entre autre la vie de famille, l'abri ou le foyer et crée un endroit pour loger l'énergie que représente la première lettre. Le « trou » dans le rectangle que forme le *bêt* représente l'entrée de la maison. Le *bêt* sera d'abord adopté par l'alphabet grec qui en fera le *beta*, puis deviendra le *B* latin.

¹⁴ Tous les images sont tirés de www.wikimedia.org ou peint par l'auteur de ce mémoire (avec inspiration de livre « Mystères de l'alphabet »)



Guimel : Le *guimel*, venant du mot *gamal* (« chameau »), est la troisième lettre de l'alphabet protosinaïtique. Cette lettre représente la possibilité de transporter la force primordiale exprimée dans le *aleph*. La forme du *guimel* (originellement renversée) fait référence soit à la bosse, soit au cou d'un chameau. Elle est précurseur du *gamma* grec et du *C* moderne, mais l'évolution du *guimel* est plus compliquée que celle des lettres d'avant. Le son «*K*» que nous attribuons de nos jours au *C* fut introduit par les Etrusques qui ne connaissaient pas le son «*G*» des Grecs. Les Romains divisaient cette lettre en deux signes : le *K* pour noter des sons plus «*explosifs*» et le *C*, qu'on utilisait aussi parfois pour des sons plus doux (comme pour le nom *Caius*, lu *Gaius*).



Dalèt : La 4^{ième} lettre de l'alphabet protosinaïtique représente une porte. D'où aussi le nom : *dalèt* veut dire porte (ou ouverture) en hébreu. D'où aussi sa signification, la «*circulation*», «*entrer*» ou «*sortir*».



Hé : Le *hé*, comme démontré par avant, exprime une prière ou un souffle. Les Grecs en font l'*epsilon*, qui se trouve à l'origine du *E* latin.



Vav : De l'hébreu «*crochet*» ou «*clou*», cette 6^{ième} lettre de l'alphabet protosinaïtique symbolise l'idée d'accrochage ou de jonction. Le *vav* est précurseur de plusieurs lettres à la fois, notamment du *F*, qui se trouve lui aussi à la sixième place de l'alphabet, mais aussi du *U*, du *V* et du *W*. Son équivalent grec était plutôt rare, mais le *digamma* gardait une place dans le grec comme numéral : il désignait en effet le numéro 6, faisant référence à sa place originale dans l'alphabet.



Zayin : Le *zayin*, «*arme*» en hébreu, représente l'affrontement ou la guerre, le conflit. Cette opposition est aussi présente dans la lettre même : les deux traits s'opposent sans jamais se croiser (ils sont parallèles). L'alphabet grec connaît cette lettre sous le nom de *zêta*. Sa position pourrait sembler étrange : nous connaissons le *Z* comme dernière lettre de l'alphabet. On peut retracer ce changement de place aux Romains : comme ils n'utilisaient pas de son «*z*», ils l'ont remplacé par une nouvelle lettre, le *G*. Or, le contact avec d'autres nations, notamment celle

des Grecs, fit naître le besoin d'une lettre Z. Afin d'éviter du de la confusion et du désordre, ils ont rattaché le Z à la fin de leur alphabet, où il est resté jusqu'aujourd'hui.



Hêt : La 8^{ième} lettre de l'alphabet protosinaïtique signifie mur, enclos ou barrière, motif qu'on retrouve aussi dans sa représentation graphique. Or, *hêt* peut aussi dire «faute» : toute notion de limite a donc une connotation péjorative. Le *hêt* deviendra le *êta* grec, puis le *H* moderne.



Tèt : Le *tèt* est une lettre présent dans l'hébreu et dans le grec (*thêta*), mais très rare dans le protosinaïtique et disparue dans l'alphabet latin. On pourrait le traiter d'ancêtre du *T* moderne, mais cet « honneur » est plutôt réservé au *tav*, que nous verrons plus tard. Il en est de même pour la lettre *tsadé*, dont même l'équivalent grec, *san*, ne fut employé que rarement.



Yod : Le *yod*, de l'hébreu *yad*, « la main », symbolise une quantité d'actions qu'on effectue le bras étendu. C'est une démonstration, un ordre ou même une bénédiction. Le signe lui-même représente un bras étendu, la paume (à gauche) dirigée vers le haut. Du *yod* viennent les lettres I, J et Y.



Kaf : L'onzième lettre de l'alphabet protosinaïtique, le *kaf* (« la paume de la main »), ressemble à l'empreinte d'une main. La signification de cette lettre est similaire à celle du *yod*, mais les actions représentées sont basées sur des relations entre les hommes : prendre, donner, échanger ou caresser, voilà les significations du *kaf*. Ce signe précède le *kappa* grec et le *K* des alphabets latins.



Lamèd : Le *lamèd*, « l'aiguillon du bœuf » (un bâton qui servait à faire avancer des bœufs en les piquant), a une des formes les plus simples de l'alphabet protosinaïtique. L'orientation de la lettre n'est pas fixée, et on la retrouve tournée dans toutes les directions. L'idée d'« avancer » est aussi la base de sa signification. Le *lamèd* représente tout ce qui est relié à l'éducation, l'étude, l'apprentissage. De ce signe dérivent le *lambda* et le *L*.



Mèm : Le *mèm*, représenté par des vagues et représentant l'eau (« mayim » en hébreu), prend sa forme et sa signification directement des hiéroglyphes égyptiens. Cette lettre rejette au mouvement, au flux, mais aussi à la

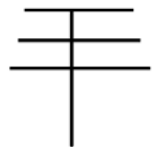
purification. En effet, selon les coutumes hébraïques, il est impossible de se purifier dans une eau stagnante ; seule l'eau en mouvement peut rendre sain. Le *mèm* est à l'origine du M, on remarque facilement les similitudes dans la forme.



Noun : Le N, la quatorzième lettre de l'alphabet, dérive de la lettre *Noun*.

Noun, c'est le poisson ou, plus souvent, un serpent d'eau (d'où sa forme originaire). Il représente tout ce qui échappe aux yeux, ce qui est caché, comme un poisson l'est au fond d'un lac et un serpent camouflé dans un

ruisseau. Son évolution vers le *nu* et le N n'est pas apparente, mais bien documentée.



Samekh : *Samekh*, c'est l'appui en hébreu. La forme de cette lettre rappelle

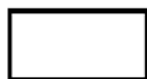
les arêtes d'un ou encore les branches d'un arbre. D'où vient aussi sa signification : le *Samèkh* représente le squelette, une infrastructure, ou, plus spécifique, la colonne vertébrale. Sa position dans l'alphabet, de la

quinzième lettre à la 24^{ème} prend place lors de la transition vers le latin. Le grec le garde sous la forme de *Xi* à la même place, lettre qui se prononce *ksi*. Le son de *S* sera prêté au *Sigma*, dont la forme vient du *Chin*.

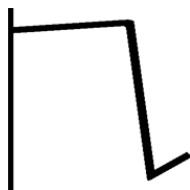


Ayin : L'*Ayin*, l'œil ou la source en français, à une forme très facile à reconnaître si l'on connaît sa traduction. Il signifie en effet l'œil, mais aussi les actions de « voir » et d'« observer », tous ce qui est visible, le cercle et, dans un sens dérivé, la multiplicité. Cette dernière notion est due

à l'opposition entre le visible et l'invisible, apparaître et disparaître que représente l'*Ayin*. Cette 16^{ème} lettre de l'alphabet protosinaïtique s'arrondira et perdra sa pupille pour devenir d'abord l'*Omicron* (et sa variation *Omega*), puis l'*O*.



Pé : La 17^{ème} lettre, le *Pé*, la bouche et par dérivation parler, manger, respirer, orifice ou la loi transmise oralement, est à l'origine des lettres *Pi* et *P*. Due à sa ressemblance au *Bèt* et au *Ayin* (si on supprime la pupille), le *Pé* est un rectangle, donc avec des angles droits et des côtés pas également long.



Tsadé : Le *tsadé* tout comme le *tét* est une variante du *tav*. Sa forme d'hameçon ou d'ancre représentent tous les deux l'idée d'arrêter le mouvement ou même de capturer. C'est une lettre rare en protosinaïtique,

qui ne trouve d'équivalent qu'en grec archaïque (sous forme de *san*) et dans l'étrusque.



Qof : L'origine de la lettre *qof* n'est pas claire, mais il y a une multitude d'interprétations. L'une de celles-ci voit dans la forme une tête d'en face, une théorie qui semble plausible lorsqu'on considère le fait qu'un grand nombre de lettres protosinaïtiques fonctionnent en couples: on a le pair *yod* (main) - *kaf* (paume), *ayin* (œil) - *pé* (bouche) et, selon cette interprétation, *qof* (tête d'en face) - *rèch* (tête en profil). De nombreux mots en hébreu qui commencent avec un *qof* ont une signification de coupure ou de séparation ; ce sont donc aussi ces sens-ci qu'on attribue au *qof*. Le grec archaïque connaît cette lettre sous forme de la lettre *koppa* (qui disparaît dans le grec classique), c'est l'étrusque qui la fait parvenir à l'alphabet moderne.



Rèch : Le *rèch* est la 20^{ème} lettre du protosinaïtique. Du mot hébreu *roch*, «la tête», il représente une tête en profil. Cette forme n'est parfois pas facile à distinguer du *bèt*, mais on remarque que le trait vertical du *rèch* est droit, tandis que celui du *bèt* est courbé¹⁵. La signification de cette lettre est évidente ; c'est la tête, le commencement ou le premier. Le *rèch* est à l'origine du *ro* grec est du *R* moderne.



Chin : Le *chin*, de l'hébreu pour «dent», a une forme de dent ou selon certaines interprétations, un arc. Cette lettre a un sens de *ch* ou de *s* en hébreu moderne. Sa signification est soit dent, réduire et mâcher soit arc, jeter et distance. Le *sigma* grec et le *S* moderne sont dérivés du *chin*.



Tav : La 22^{ème} et dernière lettre de l'alphabet protosinaïtique est le *tav*, mot hébreu qui se traduit par « signe » ou « marque ». Sa forme de deux bâtons croisés est très fréquente dans les inscriptions protosinaïtiques. Elle dérive probablement de l'hiéroglyphe « cœur et trachée artère ». Le *tav* représente la perfection ou l'achèvement (dans la mort par exemple), mais aussi un symbole ou une marque.

¹⁵ Notons que la forme du *bèt* montré en haut est archaïque, celle dont est fait référence ici à un aspect plus similaire au *Rèch* (voir annexe 3)

2) Le phénicien

Le titre de « père de l'alphabet » est souvent accordé à l'écriture des Phéniciens. Qu'est-ce qu'a fait ce peuple mystérieux pour mériter un tel honneur?

Le peuple phénicien est un des plus anciens de l'Europe et on date sa première apparence vers l'année 3000 avant Jésus-Christ. La culture des Phéniciens a été influencée essentiellement par les peuples sémites venant de l'Egypte. Ceux-ci apportaient entre autres leur alphabet qui fut adopté et modifié pour devenir l'écriture phénicienne.

La Phénicie était située dans le Liban actuel, une région dont la géographie empêche par des chaînes montagneuses un développement à l'intérieur du pays, et prédestinait ses habitants à une expansion maritime. Cette condition a entraîné la naissance d'un grand peuple de commerçants et de navigateurs. Une autre conséquence de cette orientation vers la mer est qu'il nous reste très peu de bâtiments et des villes phéniciennes : les seuls restants de la civilisation phénicienne sont des pièces de monnaie, des outils et des petits objets d'artisanat comme des statuettes. A part leur réputation de marchands extraordinaires, très peu est connu des Phéniciens.

A partir de Tyr et de Sidon, des illustres centres de commerce reconnus dans toute la région méditerranéenne, les Phéniciens ont fondé de nombreux comptoirs, notamment sur les îles de Chypre, Sicile et Malte. Le plus important et persistant de ces comptoirs sera celui de Carthage, autour duquel une grande civilisation se formait. (En effet le nom que les Romains donnaient aux Carthaginois, « Poenus », renvoyait au peuple phénicien tout entier, avant que la ville de Carthage était devenue aussi importante dans l'histoire romaine.) Or, Carthage n'a été qu'un seul des comptoirs qui répandaient l'écriture des Phéniciens dans toute l'espace méditerranéen.

Le succès commercial des Phéniciens ne venait pas sans inconvénients : il a fait naître de la convoitise et de la jalousie dans les cœurs des peuples voisins. Leurs villes ont été attaquées tour à tour par les Peuples de la mer, les Perses, les Assyriens et enfin par Alexandre le Grand qui a conquis leurs villes en 322 avant Jésus-Christ.

L'alphabet phénicien dérive directement du protosinaïtique. Les lettres sont pour la plupart facilement reconnaissables. On remarque qu'ils ont souvent un caractère plus carré et plus

simple que le protosinaïtique. Il est cependant important de noter que l'évolution du protosinaïtique vers le phénicien ne se passe pas en une seule étape: il s'agissait plutôt d'un développement fluide, sans délimitations conclusifs et fixes qui nous permettent de déterminer auquel système de notation chaque lettre appartient. Il en est de même pour les évolutions ultérieures, voire au sein d'une écriture même. Pensons seulement au nombre énorme de polices de caractères qu'un ordinateur offre à son utilisateur, et qui font pourtant tous partie de l'alphabet latin moderne. Ceci dit, les pages suivantes tenteront de transmettre une image complète de l'alphabet utilisé par le peuple phénicien.

L'alphabet phénicien



Aleph: L'aleph reste la première lettre dans l'alphabet phénicien. On reconnaît une tête d'un taureau triangulaire avec deux cornes. L'erreur d'assumer que l'*aleph* phénicien représente la voyelle *A* est rapidement faite, d'où la nécessité de garder en tête que l'alphabet phénicien appartient à la catégorie des abjad: des systèmes de notation qui fonctionnent en employant uniquement des consonants. La lettre *aleph* renvoie au son appelé « coup de glotte¹⁶ », qu'il s'agit du protosinaïtique, du phénicien ou de l'hébreu.



Bet: Le *bèt*, deuxième lettre de l'alphabet trouve sa forme simplifiée quant au dessin du protosinaïtique. La similitude avec le *B* moderne est apparente, il suffit de supprimer le trait horizontal et tourner le signe de 90 degrés. En effet, la plupart des lettres changent au moins une fois de direction dans leur évolution. Ceci est dû entre autre à des sens de l'écriture non uniforme. De différentes cultures écrivaient dans de différents sens: de gauche à droite (l'alphabet latin, cyrillique), de droite à gauche (le hébraïque, l'arabe) ou même de façon boustrophédone: le sens de l'écriture change à chaque nouvelle ligne. Le mot «boustrophédone» trouve son origine dans l'adverbe grec « βουστροφηδόν », qui se compose des mots pour bœuf et l'action de tourner. Il renvoie donc sur un premier plan à l'image d'un bœuf travaillant dans un champ en changeant de direction régulièrement, mais

¹⁶ Son produit par un blocage momentané du flux d'air par la glotte.

on peut aussi y voir une allusion à la lettre *Alpha*, première lettre de l'alphabet grec qui représentait une tête de bœuf et tournait de sens dans une écriture boustrophédone;

Α devient **Ϡ**

Le grec archaïque est en effet un exemple des écritures boustrophédones, l'Etrusque en est un autre.



Guimel: La troisième lettre, le *guimel* ne change que de sens. Sa forme reste la même qu'au protosinaïtique. Lorsqu'on arrondisse l'angle que forment les deux traits, la forme du *C* moderne devient apparente.



Dalèt: Le *dalèt* change plus que les lettres avant lui. Le rectangle au milieu de la ligne horizontale devient un triangle à l'extrémité d'une ligne plus ou moins verticale. Cette évolution s'explique par une raison applicable à un grand nombre de lettres: les Phéniciens cherchaient à simplifier les lettres.

On remarque que les lettres phéniciennes se tracent avec cinq traits au maximum. Encore plus que les sémites du protosinaïtique, les Phéniciens renoncent à l'idée des images-lettres. Chaque signe ne renvoie qu'au son qu'il représente. Les lettres gardent bien sûr leur signification originale, mais elle sera plus cachée, dissimulée qu'au protosinaïtique.



Hé: Voici une lettre dont l'idée de la simplification a été exécutée avec rigueur. Le signe phénicien n'a gardé que la partie la plus importante de notre « homme en prière » : La tête et les bras levés vers le ciel. La ressemblance avec le *E* moderne est frappante, il suffit de réduire le trait le plus long est tourner le signe tout entier.



Vav: Le *vav*, sixième lettre de l'alphabet protosinaïtique, reste facilement reconnaissable. Il ne perd que la moitié supérieure du cercle. Cette lettre est à l'origine de quatre lettres: *F*, *U*, *V* et *W*.



Zayin: Le *Zayin* phénicien est rapidement mépris pour un *I* moderne pour l'observateur inattentif. En effet, les deux traits séparés auparavant se joignent dans le *zayin* phénicien par un troisième trait.



Hêt: Le *hêt*, ancêtre du *H*, est la huitième lettre de l'alphabet phénicien. On remarque que l'image de l'échelle est simplifiée et plus compacte que celui du protosinaïtique.



Têt: Ce signe sans équivalent latin ne change pas du tout lors de l'évolution vers le protosinaïtique. Il garde sa forme de bouclier simplifié aussi dans une grande partie des alphabets grecs.



Yod: Le *yod*, tout comme le *hêt* est à l'origine de plusieurs lettres à la fois, notamment du *J*, du *I* et du *Y*. Sa forme est différente de celle du protosinaïtique, mais on reconnaît les mêmes éléments et la notion de bras étendu n'est pas complètement perdue.



Kaf: Le *kaf* est une des lettres dont la forme est la proche à l'alphabet latin moderne. Il suffit de renverser cette lettre pour reconnaître le *K* de nos jours. L'évolution du protosinaïtique vers le phénicien est plus difficile à suivre. La «paume» disparaît, les trois doigts du milieu sont retenus et attachés à leur base et deux d'entre eux montent jusqu'au milieu du troisième¹⁷.



Lamèd: Douzième lettre de l'alphabet phénicien, le *lamèd* a une forme très similaire à celle du *guimel*. Il sert aussi comme bon exemple pour le renversement des lettres au cours de leur évolution, son équivalent protosinaïtique étant tourné de 90 degrés.



Mèm: L'évolution du *mèm* est très facile à suivre: le trait à l'extrémité droite se rallonge et d'autres traits disparaissent pour simplifier la forme. L'idée d'une eau courante, des vagues reste clairement représentée.



Noun: La ressemblance du *noun*, ancêtre du *N* moderne, avec la lettre précédente, le *mèm*, est évidente. La signification des deux lettres est en effet liée à l'eau, un aspect similaire semble donc logique. Tout comme le *mèm*, cette lettre ressemble fortement à son équivalent moderne qui n'est

¹⁷ Voir annexe 4

qu'une version renversée de la même image.



Samekh: Le samekh, 15^{ème} lettre de l'alphabet phénicien, n'a que peu de ressemblance avec son équivalent moderne, le *X*, ou même grec, le *Xi*. La forme moderne du *X* dérive probablement d'une combinaison entre le *Xi* et le *Chi*, une lettre grecque dont l'origine n'est pas claire.



Ayin: Le *ayin* est la seule lettre qui s'écrit en un seul trait en phénicien (même s'il y a des théories qui affirment qu'il s'agit en effet de deux traits courbés). Il a perdu la « pupille » qui l'ornait dans la représentation protosinaïtique pour devenir un simple cercle, forme qu'il a gardé jusqu'à nos jours.



Pê: Le *pê* est une lettre dont la forme semble apparaître de nulle part (rappel: le protosinaïtique utilisait un rectangle pour représenter le *pê*). Ce phénomène n'est pas tout à fait expliqué. Quelques chercheurs supposent que le signe du protosinaïtique a été mal identifié. Le signe que voici est sans doute à l'origine du *Pi* et du *P*.



Tsadê: La lettre *Tsadê* se retrouve dans le grec archaïque sous forme de la lettre *san* qui ressemble fortement à un *M*. Cette lettre est aussi présente dans l'étrusque, mais aucune lettre de l'alphabet latin n'y correspond. Elle garde à peu près la même forme que son équivalent protosinaïtique.



Qof: L'évolution du *qof* protosinaïtique vers le *qof* phénicien est apparente: le trait vertical se rallonge. Il faut prêter attention à ne pas confondre cette lettre, *koppa* dans le grec archaïque (qui disparaît dans le grec moderne), avec le *Phi*¹⁸ du grec moderne.

¹⁸ Un *Phi* minuscule ϕ



Rêch: Le *rêch* phénicien est identique au *rêch* protosinaïtique. Son évolution vers le grec est évident: on assiste à un inversement de la lettre. La ressemblance avec le *P* moderne est trompeuse: le *rêch* se prononce comme un *R*. Il en est de même pour le *Pi* qui a l'apparence d'un *R* et se prononce *P*.



Chin: Le *chin*, ancêtre du *S* moderne ressemble beaucoup à son équivalent protosinaïtique. En phénicien, le *chin* a deux prononciations possibles, *ch* et *s*. Le successeur grec, *Sigma*, n'en garde que le *S*, qu'il transmet par la suite au *S* moderne.



Tav: Le *tav* est la dernière lettre de l'alphabet phénicien et probablement celle qui est la plus invariable. Sa forme de croix se perd un peu dans le grec, mais on la retrouve dans le *T* minuscule.

III) Le grec

La troisième étape dans l'évolution de notre alphabet, après le protosinaïtique et le phénicien est le grec. Or, il est important de définir qu'est-ce le grec avant de commencer à analyser son alphabet. L'alphabet grec s'est en effet développé dès le huitième siècle avant Jésus-Christ et il est employé encore aujourd'hui. Beaucoup a changé dans ces 2800 années. Certaines lettres ont été abandonnées, ont changé de sens. D'autres lettres n'ont été introduites que plus tard. Après avoir jeté un regard aux origines de l'alphabet grec, une deuxième partie tentera de suivre l'évolution du grec à travers les siècles. La fin de ce chapitre sera constituée d'une analyse de chaque lettre en particulier.

1) Les origines

Nous avons déjà constaté que l'alphabet grec dérive du phénicien. Or, il est justifié de douter cette évolution. Qu'est-ce que permet au scientifiques de déterminer une telle filiation? Voici quelques points qui soutiennent la théorie du phénicien à l'origine du grec.

Tout d'abord, nous avons la dénomination « φοινικία γράμματα », lettres phéniciennes pour les lettres grecques. Cette formulation fut utilisée en premier par Hérodote (livre V, 58), qui nous affirme que les Phéniciens avaient introduit leur alphabet chez les Grecs et que ceux-ci l'ont adopté et modifié. On retrouve aussi parfois la formulation « Καδμεία γράμματα », lettres de Cadmos. Cadmos était un des Phéniciens qui apportaient leur alphabet en Grèce.

Pour en rester aux noms, les noms propres des lettres en grec, comme *alpha*, *gamma* ou *epsilon* n'ont pas autre signification en grec que celle de la lettre même. Il est plausible que ce ne sont que les équivalents phonétiques des lettres du protosinaïtique (*aleph*, *guimel*, *hé*). Ceux derniers ont tous une signification très spécifique, comme démontré dans le deuxième chapitre.

En point final, et la forme et l'ordre des lettres sont soit identiques soit très similaires aux alphabets phéniciens et protosinaïtiques.

La relation entre les alphabets grecs et phéniciens est apparente, mais la Grèce a connu d'autres systèmes d'écritures avant le phénicien, notamment les linéaires et hiéroglyphes A et B. Ces systèmes de notations développés surtout sur l'île de Crète ont été utilisés dans toute la Grèce jusqu'à l'année 1200 avant Jésus Christ. Qu'en est-il devenu?

Le hiéroglyphique et le linéaire A sont les deux premières systèmes de notations employés par la civilisation mycénienne. Le hiéroglyphique A consistait majoritairement en idéogrammes et de pictogrammes. Il a été développé avant le linéaire A, mais les deux systèmes de notation coexistaient. Aucune des deux écritures n'a été déchiffrée. On a réussi par contre à comprendre les systèmes de notation qui suivaient, le hiéroglyphique et le linéaire B. Ces deux écritures apparurent vers l'année 1450 avant Jésus-Christ et

persistaient jusqu'en -1200, lorsque la civilisation mycénienne fut détruite. Les raisons derrière la chute de leur culture ne sont pas claires. Les uns supposent que des envahisseurs (les Peuples de la Mer sont parmi les suspects) l'ont causée, d'autres y voient plutôt des conflits internes. Quelle que soit la raison derrière la disparition des Mycéniens, elle clocha le début des soi-disant « siècles obscurs ». Les écritures de Crète furent oubliées jusqu'à ce qu'elles furent redécouvertes en 1900 par Sir Arthur Evans. Leur influence sur le grec moderne ou même archaïque fut donc, sinon inexistante, à tout le moins très limitée.

2) De l'histoire de l'alphabet grec

Selon Hérodote, le grand historien de l'Antiquité, l'alphabet grec prend son début lorsque le Phénicien Camus apporta l'alphabet de son peuple en Grèce, dans le 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Les Grecs adoptèrent l'alphabet des Phéniciens après quelques changements et créèrent un alphabet grec. Or cet alphabet n'était pas universel; chaque région abandonnait et ajoutait des lettres selon leurs besoins.

La période archaïque

La période archaïque est le nom donné à l'histoire grecque entre 800 et 480 avant Jésus-Christ. Ces dates n'ont pas été choisies à l'hasard: le 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ marque l'introduction de l'alphabet grec et la fin des « siècles obscures », période dont on ne savait pas beaucoup (d'où le nom) et qui avait commencé avec la chute de la civilisation mycénienne en -1200. La période archaïque finit avec la victoire des Grecs contre le roi perse, Xerxès I^{er}, lors de la bataille navale près de Salamine.

La période archaïque connaissait un grand nombre d'alphabets grecs, différents selon la région qui les employait.¹⁹ On distingue de nos jours entre trois grands mouvements, chacun d'entre eux représenté par une couleur:

- vert, le dialecte crétois
- bleu, les dialectes corinthiens, attiques et ioniens (géographiquement à l'Est)
- rouge, les dialectes occidentaux (géographiquement à l'Ouest).

La catégorie rouge est celle qui a donné naissance à l'écriture étrusque et qui a eu par conséquent la plus grande influence sur l'alphabet latin. L'honneur d'avoir unifié les alphabets grecs revient pourtant à la catégorie bleue, à l'Ionien pour être exact.

La période classique

A la période archaïque suivait la période classique, commençant entre 510 avant Jésus-Christ, date qui marque le découronnement du dernier tyran d'Athènes, Hippias, et la victoire décisive contre les Perses en moins 480. C'est à partir de l'année 400 avant Jésus-

¹⁹ Voir annexe 5

Christ, après la Guerre du Péloponnèse qui brisait la dominance d'Athènes sur la Grèce entière, que l'alphabet ionien fut adopté d'abord en Athènes, puis dans toute la Grèce. Cette standardisation de l'alphabet grec inclut entre autres changements l'abandon des lettres *Digamma* et *San*. L'introduction de l'Oméga est aussi due à la répartition de l'alphabet ionien. Ce nouvel alphabet était déjà très similaire à l'alphabet grec moderne et il a été utilisé durant des siècles sous cette forme.

La liste des changement ultérieures contient l'introduction des lettres minuscules vers le 9^{ème} siècle après Jésus-Christ (les forme des lettres minuscules existait déjà auparavant; elle était basée sur une écriture grecque cursive utilisée en Byzantine) et des changements quant à la prononciation des lettres *epsilon*, *omicron*, *upsilon*, *oméga* et *digamma* qu'on avait l'habitude d'appeler *ei*, *o*, *u*, *ô* et *wau* respectivement. La raison derrière ces changements était la différenciation entre ces lettres et de certaines lettres composées, appelés digrammes. La lettre *epsilon* par exemple avait le même son que le digramme αι; on l'appela donc *e psilon*, «e simple».

3) L'alphabet grec

L'alphabet grec est constitué de 24 lettres, deux lettres de plus que l'alphabet phénicien et protosinaïtique. Mais le nombre de lettres n'est pas la seule différence entre ces alphabets. La nouveauté la plus importante que les Grecs ont ajoutée à l'alphabet phénicien est probablement l'introduction des voyelles. En effet, les alphabets protosinaïtique et phénicien sont des *abjads*, des écritures qui ne notent que des consonantes²⁰. Les Grecs étaient les premiers à noter des voyelles comme l'alpha ou l'épsilon. Il devenait ainsi possible de prononcer un mot inconnu correctement simplement en connaissant l'alphabet.

Les lettres grecques ne notent non seulement la langue, mais aussi des nombres. Ce système similaire aux chiffres romains attribuait une valeur numérique à chaque lettre. Les neuf premières lettres représentaient les chiffres de 1 à 9. Suivaient les multiples de dix jusqu'à 90 et enfin les multiples de 100 jusqu'au nombre 900. On remarque qu'un tel système requiert 3x9, donc 27 caractères. Pour compléter leur alphabet, les Grecs ajoutaient à leurs 24 lettres habituelles les lettres archaïques *digamma* pour 6, *koppa* pour 90 et *sampi* (un descendant du *tsadé* selon quelques théories) pour 900. De nos jours, ce système de numérotation n'est utilisé que pour des nombres ordinaux et l'énumération de chapitres; un usage très similaire à celui des chiffres romains dans le monde occidentale.

Une autre nouveauté, bien qu'introduit qu'au Moyen-Age est l'introduction des caractères minuscules. Dans le cas de l'alphabet grec, ces lettres ont été empruntées d'une écriture cursive employée en Byzantine. Chaque lettre avait désormais deux formes, majuscule et minuscule. Seule exception à cette règle est le *sigma* (Σ), qui a deux formes minuscules: σ et ς . La seconde ne s'utilise que si la lettre se trouve à la fin d'un mot. Le nom de Thésée, $\Theta\eta\sigma\epsilon\upsilon\varsigma$, en est un exemple.

Pour être complet dans l'énumération de nouveautés apportées par l'alphabet grec il est nécessaire de parler à ce point des diacritiques, de signes complémentaires ajoutés à une lettre pour en changer la prononciation. Inexistantes dans l'alphabet grec original, ils ont été introduits dans la période hellénistique et développés au long du Moyen-Age. Le grand nombre de diacritiques originales fut réduit à un seul en 1982. Ce dernier diacritique n'a que la fonction d'un accent tonique, il aide donc lors de la prononciation d'un mot en

²⁰ Voir introduction du chapitre II.

indiquant la syllabe accentuée. On retrouve aussi le tréma dans le grec moderne, utilisé pour désigner une voyelle qui se prononce comme si elle était séparée du mot (il en est de même en français).

A α *Alpha*: Il est un fait très courant que l'alphabet grec commence avec le *alpha*.

Le nom même d'alphabet le prouve : il consiste des deux premières lettres de l'alphabet grec, *alpha* et *bêta*. De ce qui est plus, l'expression « l'*alpha* et l'*oméga* » renvoie à la première et la dernière lettre de l'alphabet grec. Sa forme ne diffère pas beaucoup du *aleph* phénicien, la tête du taureau est toujours reconnaissable lorsqu'on se rend conscient de ses origines.

B β *Bêta*: La deuxième lettre de l'alphabet grec est le *bêta*. Le *bêt* phénicien se

ferme pour représenter d'abord deux triangles qui s'arrondissent par la suite pour aboutir à la forme du *bêta* que voici. Identique au *B* latin en ce qui concerne l'apparence, le *bêta* garde quand même un piège pour ceux habitués à l'alphabet latin. En effet, la seconde lettre de l'alphabet grec représente le son *ν* et non le son *b* connu du latin. Illustrons cette différence à l'exemple du mot « βίος », « la vie ». Ce mot grec, qu'on connaît d'ailleurs des mots français comme « biologie » (*bíos*=vie, *lógos*=science) ou encore « biotope » (*tópos*=lieu), se prononce *vios* en grec moderne. Il est important de marquer que ceci n'a pas toujours été le cas et le *bêta* du grec ancien se prononçait *b* tout comme le *B* latin.

Γ γ *Gamma*: Le *gamma* est la troisième lettre de l'alphabet grec. Descendant du

guimel, il a gardé la forme de et la prononciation de la lettre phénicienne. Contrairement à l'alphabet latin moderne, où le *C* ressemble plus au *K* qu'au *G* (lettre introduite par les Romains au détriment du *Zayin* / *Zêta*), le *gamma* grec se prononce *g* comme dans « garder ». En effet, c'étaient les Etrusques qui, ne connaissant pas de son *g*, attribuaient le son de *k* à la lettre *C*. Les Romains à leur tour connaissaient les deux *C* : le *C* (*k*) comme « Caligula » et le *C* (*g*) comme dans « Caius » (prononcé *Gaius*). Afin d'attribuer une lettre

propre à ce son, ils introduisirent la lettre *G*, qui prit la place du *Zêta*, lettre qu'ils n'employaient pas. Le *Z* fut réimporté quand le contact entre les Romains et les Grecs augmenta et le besoin d'une transcription de mots grecs surgit. On remarque en effet que les mots latins avec un *Z* sont rares et tous d'origine grecque, comme par exemple le mot « *zelus* » (« jalousie », « zèle ») qui vient du grec « ζήλος », « zélos ».

Δ δ

Delta: *Delta*, la quatrième lettre de l'alphabet grec a gardé l'aspect du *dalèt*, bien

que le trait vertical se raccourcisse pour former un triangle isocèle (parfois équilatérale). Cette forme de triangle est à l'origine du terme « delta » lorsqu'on parle de l'embouchure d'un fleuve, dont le delta du Nil est l'exemple le plus connu. Les mathématiques connaissent le *delta* comme indice d'un changement ou plus souvent de soustraction. Cet usage est probablement du au mot grec « διαφορά », « différence ». Etant la quatrième lettre de l'alphabet grec, le *delta* a la valeur numérique 4.

Ε ε

Epsilon: A la cinquième place de l'alphabet grec on retrouve le *epsilon*, la

deuxième syllabe de cet alphabet. Il est identique à son équivalent latin dans la forme mais pas en ce qui concerne la prononciation. Le *epsilon* renvoie à un son qui ressemble le *E* avec un accent grave en français, comme dans le mot « frère ». C'est une des lettres dont le nom a été changé en Moyen-Age, de « ei » à « e psilon », « e simple ». Cette transformation est due à sa ressemblance avec le digramme « αι », lu *ei*.

(F Ɔ)

Digamma: Descendant direct du vav, le digamma ne fait pas partie de

l'alphabet grec moderne. Il était présent dans quelques dialectes archaïques, mais la plupart des Grecs n'en avaient pas besoin et ils l'ont abandonné lors de la standardisation de l'alphabet en 403 avant Jésus-Christ. Or, ceci n'est vrai que pour sa position dans l'alphabet: le *digamma* est toujours employé comme signe numérique, représentant le chiffre 6, en souvenir de sa place originale.

Z ζ *Zêta*: Le *zêta* est la sixième lettre de l'alphabet grec. Ancêtre du Z, qui marque

la fin de l'alphabet latin, il changé de place lorsque les Romains l'ont abandonné en faveur du G. La réintégration dans l'alphabet a été causée par le l'accroissement du contact entre Romains et Grecs, mais il a été placé tout à la fin de l'alphabet afin d'éviter du chaos.

H η *Eta*: Septième lettre de l'alphabet grec, le *êta* a dérivé de la lettre

phénicienne *hèt*. N'ayant eu point besoin d'un son *h*, les Grecs anciens ont rapidement laissé de côté le son *H* de la lettre archaïque *hêta*. Les dialectes qui faisaient usage du *hêta* ont commencé à n'utiliser que la partie gauche de la lettre *êta* pour noter ce son. Le *êta* moderne pose une autre difficulté à ceux apprenant le grec : il se prononce en effet « ita ». Le mot « ελληνικά », « grec » en est un exemple : il se prononce *èllinika*. En plus, la lettre *êta* souvent irrite le latiniste grâce à sa forme minuscule, qui ressemble fortement à un *N* latin minuscule (une forme très similaire à l'équivalent hébreu du *êta*, *hèt* « ת »).

Θ θ *Thêta*: La huitième lettre de l'alphabet grec, le *thêta*, est sans équivalent

latin. La prononciation grecque moderne de cette lettre pose un piège au francophone qui l'assume d'être similaire au français. En effet, *thêta* se prononce *sita*. L'anglais connaît ce son sous la forme de *th*, comme dans le mot « theft ».

I ι *Iota*: Neuvième lettre de l'alphabet grec, le *iota* est la première lettre dont la

valeur numérique est un multiple de 10. Le *iota* est la seule lettre grecque énoncé dans la bible, où elle a la signification de quelque chose de très petit. Ceci lui a valu quelques

expressions en allemand et en anglais, où ce sens est le seul retenu. Même Goethe en a parlé dans son *Wilhelm Meisters Lehrjahre*: « Ich kann euch hier nicht ein Jota nachgeben »²¹.

K κ *Kappa*: Le *kappa* est la 10^{ème} lettre de l'alphabet grec. Identique à son

équivalent latin dans sa forme et prononciation, il a souvent été traduit par un *C*. Ces traductions sont une conséquence de l'inexistence du *K* dans l'alphabet latin archaïque et on les trouve le plus souvent dans des textes et noms antiques, comme « Ἡρακλῆς », Héraclès.

Λ λ *Lambda*: La lettre *lambda* est à l'onzième place de l'alphabet grec. On

reconnaît sa forme des boucliers des Spartiates, pour lesquels le *lambda* renvoyait à « Λακεδαίμων », *Lacédémone*, synonyme de Sparte. Le *lambda* représente le même son que le *L* latin.

M μ *Mu*: La lettre au milieu de l'alphabet grec, le *mu*, est surtout connu pour sa

forme minuscule qui, dérivant du mot « μικρός », « petit », représente le nombre 10⁻⁶, comme dans « 1μm », 1 micromètre. La lettre *mu* est lue *mi* en grec moderne.

N ν *Nu*: Le *nu*, 13^{ème} lettre de l'alphabet grec, trompe le latiniste par sa

ressemblance au *V* miniscule. Cette lettre s'écrit et se lit, tout comme la précédente, avec un *I* en grec : « νι ». Elle a la valeur numérique 50, nombre qui le pose au milieu des valeurs numériques multiples de 10.

²¹ Johann Wolfgang von Goethe, *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, 1796, livre 4, chapitre 16

Ξ ξ

Xi: Le descendant du *samekh*, *xi*, est la 14^{ème} lettre de l'alphabet grec. Bien

que le nom l'indique, le *xi* n'est pas à l'origine du *X*. En effet, cette lettre manquait dans les dialectes utilisés en Italie, patri de l'alphabet latin. Le son de *x* a donc été attribué à la lettre *chi*, que le grec moderne prononce *k*.

Ο ο

Omicron: L'*omicron*, 15^{ème} lettre de l'alphabet grec, est une autre lettre dont

le nom a changé dans le Moyen-Age. L'intention était de le différencier de l'*oméga*. « ο μικρον » se traduit par « petit *O* ».

Π π

Pi: Très connu pour son usage en mathématiques, le *pi*, 16^{ème} lettre de

l'alphabet grec, est rapidement mépris pour l'équivalent grec du *R*. La similitude entre le *ro* et un *P* renforce cette équivoque. Mais l'évolution de ces caractères démontre que les lettres grecques, et surtout le *ro*, sont plus ressemblants à leurs ancêtres protosinaïtiques que le latin.

(Q 4)

Koppa: Représentant le même son que kappa (pour les Grecs), le koppa,

descendant du qof, a été enlevé de l'alphabet, mais il a gardé sa fonction de signe numérique pour 90, le dernier des multiples de 10 (qui ne sont pas aussi des multiples de 100, bien sûr).

Ρ ρ

Ro: 17^{ème} lettre de l'alphabet grec, le *ro* est facilement confondu avec un *P*

latin. L'erreur d'en attribuer le son *p* est donc vite faite. Le *ro*, comme son équivalent latin *R*, renvoie au son *r*. Il est la première lettre dont la valeur numérique est un multiple de 100.

Σ σ ζ *Sigma*: Le *sigma*, la 18^{ème} lettre de l'alphabet grec, est la seule lettre à avoir

trois formes distinctes. Sa forme majuscule, connu par son usage dans les mathématiques, ressemble à un *E* ou encore à un *M* renversé. La deuxième forme minuscule ne s'utilise que lorsque le *sigma* est la dernière lettre d'un mot.

T τ *Tau*: Identique au *T* latin, le *tau*, 19^{ème} lettre de l'alphabet grec, se prononce

lui aussi différemment qu'on le croirait. En effet, le digramme *av* ne se prononce plus *aou* comme dans le grec archaïque, mais *av* ou encore *af*. Le nom du *tav* se rapproche alors de son ancêtre phénicien, lui aussi s'appelant *tav*.

Υ υ *Upsilon*: La prononciation de l'*upsilon*, 20^{ème} lettre de l'alphabet grec, a

changé de nombreuses fois à travers son évolution. L'*upsilon* archaïque renvoyait au son *ou*, le grec classique en fait *u*. De nos jours, le *upsilon* ressemble le plus à un *I* ou encore d'un *V*. Descendant du *vav*, il unit tous les équivalents latins de cette lettre en un seul caractère. Le nom même de l'*upsilon* est témoin de sa prononciation originale ; il se compose de « u » et « psilon », mot qui signifie « simple ».

Φ φ *Phi*: Le *phi*, la 21^{ème} lettre de l'alphabet grec, est une des lettres dont

l'origine est mystérieuse, car elles sont sans équivalent protosinaïtique ou phénicien. On pourrait assumer que le *phi* a été introduit pour décharger le *upsilon*, qui peut lui aussi renvoyer au son *f*.

X χ *Chi*: La deuxième lettre dont l'origine n'est pas claire est le *chi*, la 22^{ème}

lettre de l'alphabet grec. Les dialectes archaïques occidentaux ont attribué le son du *xi* au *chi*. Dans le grec moderne, le *chi* se prononce soit *ch* devant des *iota* et des *epsilon*, soit *hr* devant tous les autres voyelles et consonants.

Ψ ψ *Psi*: Le *psi* est la troisième lettre sans équivalent protosinaïtique ou phénicien. 23^{ème} lettre de l'alphabet grec, il est probablement une invention grecque. Le *psi* renvoie à une combinaison de consonants, *P* et *S*.

Ω ω *Oméga*: Dernière lettre de l'alphabet grec, l'*oméga* est une des lettres introduites lors de la standardisation ionienne. Cette lettre est souvent utilisée comme opposé de l'*alpha*, comme dans l'expression « l'*alpha* et l'*oméga* ». Son nom se compose d'un *O* et du mot « μέγας », grand. Il n'y a pas de différence phonétique entre l'*omicron* et l'*oméga* dans le grec moderne.

IV) L'étrusque et le latin

Les Etrusques sont un ancien peuple localisé dans le nord et le centre d'Italie. Leur première apparence est datée vers 1100 avant Jésus-Christ. Connus pour leur histoire liée étroitement à celle des Romains, ce sont eux qui ont apporté l'alphabet à Rome vers l'année 600 avant Jésus-Christ. En effet, l'écriture étrusque est dérivée d'un dialecte occidentale de l'alphabet grec. L'apprentissage de ce dialecte avant la standardisation de l'alphabet grec en -403 explique quelques différences entre le grec et le latin. Le *vav* phénicien par exemple n'a jamais été abandonné dans l'alphabet latin. Au contraire, il a pris de nombreuses formes : les Romains n'utilisaient que le *F* et le *V*, qui donnait naissance par la suite au *U* et au *W*.

Le *C* a subi plusieurs changements. Au début prononcé comme le *kappa* (les Etrusques ne connaissaient pas le son *g*), il a été utilisé par la suite aussi pour noter le son *g*, comme dans le nom propre *Caius*. Le *C* a perdu son son *g* lors de l'introduction du *G*, un *C* modifié qui a pris la place du *zayin*, une lettre que ni les Romains ni les Etrusques n'utilisaient.

Une autre lettre abandonnée par les Romains est le *tèt*. N'ayant eu point besoin de deux lettres pour noter le son *t*, ils n'ont gardé que le *tav*, ancêtre du *T*.

L'*êta* grec a gardé son *h* en étrusque et en latin et est devenu le *H* moderne.

Le *J* est une des lettres qui n'ont été développées que très tard. Bien qu'utilisé déjà par les Romains, il était traité comme ayant le même son qu'un *I*. Sa fonction de lettre indépendante n'a été admise qu'au Moyen-Age.

Partie personnelle


L'évolution de l'alphabet semble très abstraite sans exemples précis. C'est pourquoi cette partie tentera d'illustrer l'évolution des lettres et de leur signification en transcrivant quelques mots en chaque alphabet.


Prenons pour premier exemple le mot « mère », en nous concentrant sur l'initiale, le *M*. En effet, le mot mère commence avec cette lettre en plusieurs langues : « Mutter » en allemand, « mother » en anglais, « mater » en latin, « μητέρα » en grec. Il serait donc évident que ce mot et la lettre *M*, *mu* ou *mèm* ont une relation quelconque. Rappelons-nous de la signification de la lettre protosinaïtique *mèm*. Du mot hébreu *mayim*, l'eau, le *mèm* représente l'eau courante et la purification, des images très positives. On peut aussi le lier à l'origine de la vie, qui a pris son début dans la mer. Notons d'ailleurs la ressemblance entre les mots « mer » et « mère », identique dans la prononciation. L'idée de l'origine se retrouve aussi dans le *rèch*, une autre lettre présente dans la plupart des langues. Sa forme et signification de tête renvoie au commencement, au premier. Une autre lettre du mot « mère » est le *tav*, lettre qui signifie entre autres la perfection.



Une transcription du mot « mère » en protosinaïtique et en phénicien.

Un mot très similaire à « mère », son équivalent masculin, commence avec un *P* : « père » en français, « pater » en latin, « πατήρ » en grec, « papa » dans des langues comme allemand, anglais, italien et espagnol. L'initiale *P* a dérivée du *pé* protosinaïtique et *pi* grec. La traduction de *pé* est littéralement « bouche », mais nous avons constaté que cette lettre représente aussi « parler », « respirer » ou la loi transmise par la parole. Le père est celui qui parle, qui représente la loi. D'autres mots en *P* sont par exemple « parler » ou « politique ». Le *R* et le *T* se retrouvent aussi dans les mots pour « père ». Mais aussi l'*aleph* y joue un rôle important, étant même répété dans le mot « papa ». Il renvoie à la force d'une part créateur, d'autre part aussi physique.


Pé Hé Rèch


Pé Hé Rèch

Une transcription du mot « père » en protosinaïtique et en phénicien

Conclusion

Le désir dénoter des idées, de solidifier la parole s'est manifesté dans le genre humain dès son commencement. Des premiers essais incluaient des dessins sur des murs, puis se développaient des systèmes de notation élémentaires comme le cunéiforme. Une des anciennes écritures les plus complexes, les hiéroglyphes égyptiens, a permis de noter des informations de toute sorte, que ce soient des textes religieux, scientifiques, économiques ou même divertissants. Et comme chaque système de notation, elle a connu des changements, de modifications et des améliorations. L'alphabet moderne est le produit d'une évolution qui a duré plus que 5000 ans, depuis les hiéroglyphes égyptiens jusqu'aux livres électroniques. Il a changé de forme de nombreuses fois, des significations se sont perdues et ont été retrouvées. Les idéogrammes des hiéroglyphes, facilement reconnaissables dans le protosinaïtique, contiennent l'essence même de chaque lettre. Le *aleph*, le taureau, la force et l'énergie qui anime tout est au commencement, la première lettre non seulement dans l'alphabet protosinaïtique, mais aussi dans une grande partie des alphabets modernes. L'image a été simplifiée, que ce soit pour des raisons de facilité d'utilisation, de vitesse de notation ou même pour des motifs religieux (on se rappelle du deuxième commandement), et sa signification a souvent été oubliée. Les Phéniciens gardaient, sinon la forme, au moins le nom de chaque lettre, en souvenance de leur origine. Même les Grecs essayaient d'appeler chaque lettre de son nom original à travers des transcriptions, malheureusement ce procédé a fait oublier la signification : *alpha* est un mot insensé, qui ne renvoie pas au taureau, mais au *aleph*. De là, la signification des lettres continuait à se perdre. Les Etrusques et les Romains ne connaissaient point l'histoire de l'alphabet qu'ils adoptaient, les noms sont réduits à leur initiale : le *alpha* devient *A*. Mais l'alphabet latin moderne n'est pas le seul descendant des hiéroglyphes ou même du protosinaïtique. L'hébreu en dérive directement, sans détour vers le grec. Ainsi, les noms et l'ordre des lettres hébraïques sont identiques au protosinaïtique. Même les significations ont persisté jusqu'à un certain degré : l'hébreu *aleph* peut signifier taureau encore de nos jours.

Dans des années de recherche, les humains ont tenté de trouver l'origine des écritures. Nous avons découvert que le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et tant d'autres écritures ont tous les mêmes ancêtres, mais nous ignorons encore plus. Le monde est plein d'écritures

qui n'ont pas été déchiffrées, d'écritures qui n'ont même pas été découvertes. La science des langues et des écritures mortes continuera à chercher, à déchiffrer des écritures oubliées au cours des siècles, à découvrir et à redécouvrir le savoir que comportent ces alphabets, jusqu'au jour où toutes les mystères de l'écriture de dévoileront.

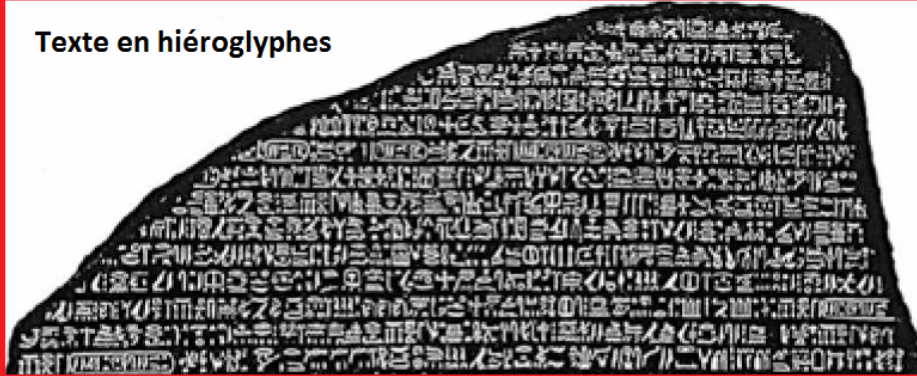
Annexe

1

	a	e	i	o	u
					
d					
j					
k					
m					
n					
p					
q					
r					
s					
t					
w					
z					

2

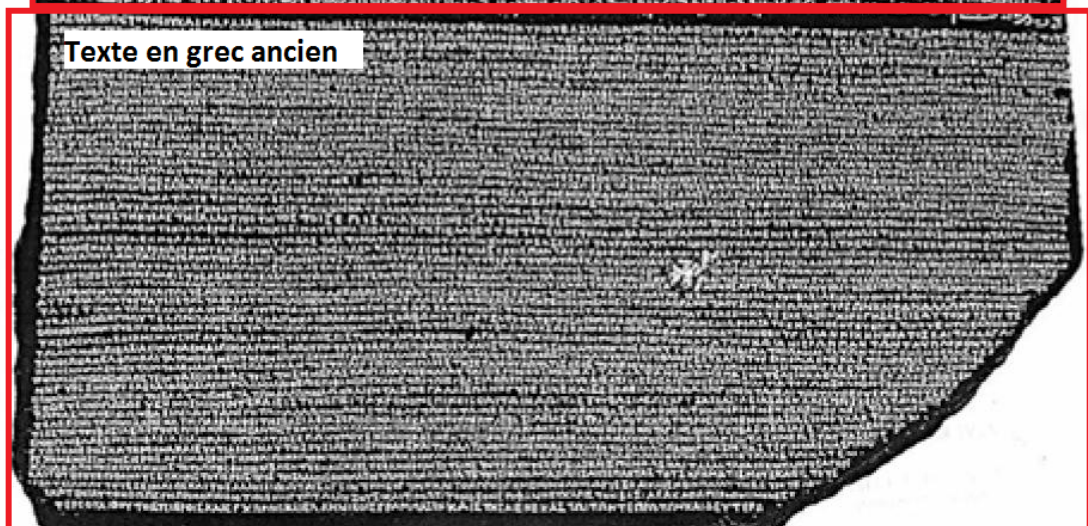
Texte en hiéroglyphes



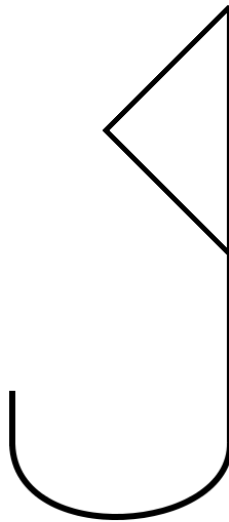
Texte en démotique



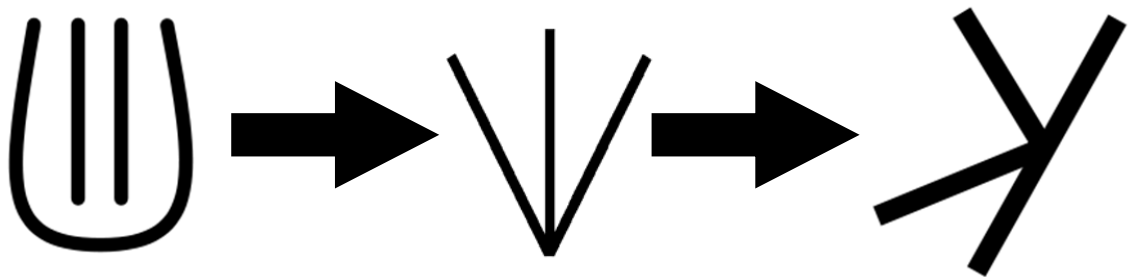
Texte en grec ancien



3



4



5

Proto-sinaïtique	Phénicien	Eubée	Corinthe	Athènes	Ionie	Grec moderne	Latin
Aleph		A	AA	AA	AA	A Alpha	A
Bèt		B	𐤁	B	B	B Béta	B
Guimel		<<	<<	Λ	Γ	Γ Gamma	C G
Dalèt		𐤃 𐤄	Δ	Δ	Δ	Δ Delta	D
Hé		𐤅 𐤆	𐤅	𐤅 𐤆	𐤅 𐤆	E Epsilon	E
Vav		𐤇	𐤇	𐤇	-	(F)*Digamma	F
Zayin		I	I	I	I	Z Zêta	Z
Hèt		𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	H Eta	H
Tèt		𐤊 𐤋 𐤌	𐤊 𐤋 𐤌	𐤊 𐤋 𐤌	𐤊 𐤋 𐤌	Θ Thêta	-
Yod		I	I	I	I	I Iota	I
Kaf		K	K	K	K	K Kappa	K
Lamèd		𐤍	𐤍 𐤎	𐤍	𐤍 𐤎	Λ Lambda	L
Mèm		𐤏 𐤐 𐤑	𐤏 𐤐 𐤑	𐤏 𐤐 𐤑	𐤏 𐤐 𐤑	M Mu	M
Noun		𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	N Nu	N
Samèkh		X	𐤔	(Xζ)	𐤔	Ξ Xi	X
Ayin		O	O	O	O	O Omicron	O
Pé		𐤕 𐤖	𐤕	𐤕	𐤕	Π Pi	P
Tsadé		M	M	-	-	(M)* San	-
Qof		𐤗	𐤗	𐤗	𐤗	(Q)*Koppa	Q
Rèch		P	P R	P R	P 𐤓	P Ro	R
Chin		𐤔	-	𐤔	𐤔	Σ Sigma	S
Tav		T	T	T	T	T Tau	T
Vav		𐤙 𐤚 𐤛	𐤙 𐤚 𐤛	𐤙 𐤚 𐤛	𐤙 𐤚	Υ Upsilon	Y U V W
-	-	Φ 𐤛	Φ 𐤛	Φ 𐤛	Φ	Φ Phi	-
-	-	Υ 𐤛	X	X	X	X Chi	-
-	-	(Φζ)	Υ 𐤛	(Φζ)	Υ 𐤛	Ψ Psi	-
Ayin		-	-	-	Ω	Ω Oméga	O

*Lettres
archaïques

Cette illustration compare les dialectes d'Eubée, d'Ionie, d'Athènes et de Corinthe aux alphabets protosinaïtique, phénicien, grec moderne et latin moderne.

Sources

Marc-Alain OUAKNIN, *Mystères de l'alphabet*, Editions Assouline, Paris

ISBN : 2 90822 879 3

Bertelsmann Lexikon Institut, *Faszination Weltgeschichte : Völker, Staaten und Kulturen*, Wissen Media Verlag, München

ISBN : 3-577-16100-0

www.wikipedia.org